

# Marc Quaghebeur

---

## Quelques axes du champ littéraire francophone belge au sortir du Premier Conflit mondial

---

Acta Philologica nr 49, 189-199

---

2016

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Marc Quaghebeur

Archives et Musée de la Littérature

## Quelques axes du champ littéraire francophone belge au sortir du Premier Conflit mondial

### Abstract

#### The Belgian Francophone Literary Field after the First World War

After the armistice, Belgium had to reconstruct itself politically and culturally. In literature, this led to latinization that very quickly became a sort of assimilation to France. At the same time, this caused an increase of national conscience that developed among young people as a movement alongside the literary, which has returned under French suzerainty. Some writers (Gauchez, Périer, etc.), however, began to celebrate Belgian francophone authors in order to claim the existence of a different corpus of French literature per se. In 1919, young author Henry Soumagne returned from the German camps and gave in *Les Épaves* a fable that attests to the tension between the weight of the 19<sup>th</sup>-century Belgian myth and 1920s modernism.

**Key words:** Belgium, WWI, history of francophone literature, Walloon movement, mythical France

Créée au Théâtre du Parc début 1920, *Les Épaves*, première pièce d'Henry Soumagne (1891–1951), un jeune écrivain rentré des camps de prisonniers militaires en 1919, laisse affleurer sous forme d'allégorie le désarroi et les espérances contradictoires qui se font jour et s'enchevêtrent après l'armistice de 1918. Des restes du mythe belge du XIX<sup>e</sup> siècle – vertu salvatrice de l'Art incluse, mythe de la Flandre littéraire et picturale, etc. – y sont en effet toujours présents et interpelés. Ces ingrédients hantent profondément le texte et semblent s'opposer aux aspirations modernistes. La pièce produit dès lors une impression de débâcle générale et de déroute morale que ne subsume visiblement pas la récente victoire militaire des Alliés. Le fait vaut d'être pointé. Il dépasse de loin le cas belge.

### Au sortir des ruines

La partition théâtrale de la pièce de Soumagne, écrivain de la nouvelle génération, se déroule dans la mythique Bruges, mais hors les murs de la cité dont Rodenbach avait fait un personnage. L'atelier du peintre de Reincoirt se situe en effet hors enceinte de la Venise du Nord, dans le quartier du « renouveau industriel » (49) qui fait contraste avec elle – les didascalies y insistent notamment. Dans la droite ligne du théâtre maeter-

linckien et de ce que le symbolisme désigne en Belgique de perception analogique du monde, Soumagne insiste sur le fait que « [l]e paysage a, dans l'action, une importance réelle. C'est quelque chose qui est presque quelqu'un ; un des acteurs de l'affaire » (49).

Mixte bien belge de confort bourgeois, d'aspects « mode » et de bric-à-brac artistique, l'atelier de maître de Reincourt, sis « au-delà du rempart Sainte Catherine » (*sic*), permet d'apercevoir la Bruges historico-mythique à travers certaines de ses fenêtres. Qui plus est, « la ligne monotone du canal » est censée relier cette vision de la « Bruges antique à la masse lourde du quartier Saint-Michel, centre du renouveau industriel » – et cela, même si « [d]ans la réalité, une vue aussi schématique » (149) serait impossible. L'intention de Soumagne, que doit acter le décor de sa pièce, est donc bien d'inscrire l'action dans ce type de tension, tout sauf anecdotique – la Bruges ancienne renvoyant notamment à la splendeur des Bourgogne dont s'était servi au siècle précédent le mythe belge du *xvi<sup>e</sup>* siècle<sup>1</sup>. Et cela, dans un pays en plein essor industriel qui avait aussi fait de Bruges le lieu privilégié de la mélancolie symboliste. Dans *Le Carillonneur* (1897), que Soumagne prolonge et modifie à sa façon, Georges Rodenbach opposait en outre la mélancolie passéiste de la Bruges chère à son héros Joris à la vision progressiste d'un port de mer à créer, position défendue par un autre personnage de ce roman qui n'eut pas l'heur de *Bruges-la-Morte*.

La trame de la pièce de Soumagne peut se résumer comme suit. Madeleine, prénom très connoté dans la tradition chrétienne, est la fille d'un peintre au patronyme signifiant : de Reincourt. En vain cette jeune femme dynamique a-t-elle tenté de faire des études de médecine à l'université, ce qui est rare à l'époque. Éprise d'Art, elle a tenté – en vain, également – d'insuffler par la suite sa foi à un élève de son père, au nom tout aussi significatif : Bleu de Prusse. Elle jette alors son dévolu sur Jacques Marnage<sup>2</sup> que lui a désigné son père, et qui s'échine à réaliser un tableau de type romantique : *Les Épaves*. Digne descendante de l'hétaïre évangélique, Madeleine l'affole sexuellement<sup>3</sup>, union qui s'accomplit face à la ville au grand passé médiéval et bourguignon, symbole de la Belgique mythique. Madeleine lui enjoint de demeurer fidèle à cette mémoire patriale plutôt que de céder aux sirènes du modernisme. Le talent de Jacques s'effiloche. Lorsque Madeleine avoue à son amant que le don d'elle-même qu'elle lui a fait n'était qu'un stratagème, Jacques la délaisse et l'accuse d'être, à l'image de son père, une épave. Désormais, Madeleine n'aura plus qu'à s'occuper de Pierre, petit-fils d'une dentellière flamande au service de son père.

Cette fable de la déroute – motif que l'on retrouvera, à d'autres égards, dans les pièces expressionnistes du dramaturge – met en abyme divers éléments de l'imaginaire du siècle écoulé, exemplifie quelques-unes des contradictions qu'eut à affronter la nouvelle génération littéraire après l'effondrement d'une part du mythe belge du siècle écoulé mais aussi du mythe du Progrès, lequel alla de pair avec une sorte de conscience

1 Voir, à cet égard, les deux chapitres « Le *xvi<sup>e</sup>* siècle, un mythe fondateur » et « Avatars et permanence du mythe du *xvi<sup>e</sup>* siècle » de mon livre *Histoire, Forme et Sens en littérature. La Belgique francophone. Tome 1. L'Engendrement (1815–1914)* (2015).

2 Patronyme également métaphorique. Lourd de devoir nager dans la marne !

3 Il serait intéressant de comparer sa figure à celle de Barbe dans *Le Carillonneur*.

accrue de l'évidence belge. Les effets tragiques d'août 1914 avaient en effet conforté le sentiment populaire national, et uni la quasi-totalité des acteurs de la génération léopoldienne dans une sorte d'union sacrée autour de la Belgique et de son roi. Trente ans plus tard, en pleine Question royale, l'écrivain et parlementaire socialiste, Louis Piérard (1886–1951), qui appartient à la génération de Franz Hellens et au parti socialiste qui milite contre le retour sur le trône du roi Léopold III, publie chez Labor à Bruxelles et chez Arthaud à Paris, un de ses livres les plus fervents, *Regards sur la Belgique* (1945), qu'illustrent de nombreux bois de Frans Masereel. Ce livre, dont le prélude s'achève sur trois vers du *Passeur d'eau* de Verhaeren, est dédié « à la mémoire vénérée du roi Albert ». L'écrivain l'évoque par ailleurs dans le chapitre « Souvenir, que me veux-tu ? »

C'est dire que la restitution de la complexité historique des décennies qui suivent l'armistice de 1918 ne saurait se réduire, ni aux dominantes esthétiques novatrices, ni aux théories dénégatrices du *Manifeste du lundi*, ni aux exaltations de la Patrie. Toutes surgissent d'un terroir contrasté qui ne semblait pas dessiner, comme le XIX<sup>e</sup> siècle, des lignes de faite très nettes. Renforcée, voire figée, par les jeux de pouvoirs et les conflits d'idéologie (autour de la langue notamment) au sein du champ littéraire, par les conséquences de 1939–1945 comme par certains aspects de l'historiographie littéraire des années 1950–1960, la lecture complexe de cette époque par ailleurs en proie aux tensions et contradictions de l'entre-deux-guerres demeura longtemps plombée. Interactions, comme divergences, sont cependant lisibles. Elles s'avèrent tout aussi essentielles que la permanence – au sein même des pires dénégations – de strates imaginaires et identitaires, produites par le siècle qui précède 1914, confortées et modifiées à la fois par le Premier Conflit mondial. La génération des aînés est en effet demeurée très présente dans l'entre-deux-guerres, et pas seulement à l'Académie dans laquelle Jules Destrée, devenu ministre des Sciences et des Arts, a fait entrer les nombreux Jeunes Belgique encore vivants.

Les conséquences du visage effroyable qu'a donné d'elle la culture germanique sont innombrables. Elles se lisent par exemple sous la plume de l'historien majeur de l'époque écoulée, Henri Pirenne, déporté en Allemagne au moment de la mise en œuvre par l'occupant de la *Flamenpolitik*, visant à autonomiser la partie flamande – donc germanique – du pays et à la dresser contre l'autre, latine. Pirenne rappelle ainsi que l'indignation suscitée dans le monde par l'invasion de la Belgique avait surpris ses pairs allemands – ce qui en dit long sur l'état des esprits à l'égard des petits pays dans les grandes Puissances, comme sur les aveuglements de Berlin. Les collègues allemands de Pirenne avaient donc eu pour souci de démontrer « que ce „petit pays” qui faisait pousser tant de clameurs, n'avait en réalité nul droit à l'existence, qu'il n'était qu'un „État artificiel” »<sup>4</sup>. Ils en avaient remis en affirmant qu'il n'était que le fruit de « la juxtaposition

4 Ces poncifs, on les verra prospérer en Belgique à partir de l'évolution fédérale du pays, parfois sous des plumes dont on eût pu espérer plus de subtilité historique – au point d'en devenir très actifs dans le réel du pays. C'est qu'on ne les trouve pas uniquement sous la plume de flamingants ou de rattachistes. Dès le premier XIX<sup>e</sup> siècle, on les trouvait aussi, il est vrai, dans des écrits français d'Histoire ou de fiction sous l'aspect du non-droit à l'existence plus que sur l'opposition des « races » dont allait jouer à fond, et par deux fois, la puissance allemande. Cette tradition s'est perpétuée en France jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, par exemple chez Philippe de Saint Robert et ses

de deux *races*, dont l'une, la wallonne, opprimait l'autre, la flamande, grâce à la complicité d'un gouvernement d'ambitieux indignes vendus à l'Angleterre et à la France » (15)<sup>5</sup>. Le devenir de telles assertions et allégations allait faire florès dans les décennies suivantes ; servir de terreau à la politique du III<sup>e</sup> Reich envers la (et en) Belgique ; et imprégner maints éléments des discours français, flamands ou wallons à venir.

Au seuil de son livre de 1921, Pirenne insiste sur le leurre qui avait été celui des Belges reçus, voire célébrés, en Allemagne. Et de rappeler

quels cris de colère à la fois comique et odieuse la presse d'Outre-Rhin, jadis si enthousiaste de Verhaeren et de Maeterlinck, a poussés contre eux, du jour où le martyr de la Belgique leur a arraché les brûlantes protestations que l'on sait ? Dans un rang plus modeste, notre cas a été le même. Sur nous aussi, on croyait pouvoir compter, puisque nous avions eu l'honneur de frayer d'égal à égal avec les représentants de la Science et de la *Kultur* allemandes, c'est-à-dire avec les représentants de la Science et de la *Kultur* en soi. Et au moment décisif, nous les trahissions ! Trahison d'autant plus grave que nous étions Belges et historiens ! (14-15)

Cette affirmation de l'artificialité<sup>6</sup> de l'État belge se développe assez curieusement après la résistance de l'armée belge et la défaite allemande de 1918, mais, pour ce qui est de la Belgique, dans le contexte de la question des langues. Elle se répandra de moins en moins insidieusement au fil des décennies du xx<sup>e</sup> siècle.

## France éternelle et Flandre en marche

L'exacerbation progressive d'une forme de sentiment de désappartenance et d'incertitude est – partiellement du moins<sup>7</sup> – liée au devenir de la question des langues en Belgique – dussent les quatre années de guerre avoir conforté le sentiment national belge, voire l'avoir fait découvrir ou éprouver à de nombreux habitants du pays. Elles avaient même fourni les prémices de formes d'identifications nationales complexes et renouvelées, plus intéressantes que celles venues de la doxa homogénéisante des États-Nations du xix<sup>e</sup> siècle. Jules Destrée s'en était notamment fait l'interprète dans son livre de 1916, *Il Principio delle nazionalità e il Belgio*. Les traités dits de paix de l'après 1918 iront dans un tout autre sens<sup>8</sup> qui ne se verra pas vraiment contrebalancé par la création de la Société des Nations.

---

émules belges. À force d'être assenée, elle parut d'autant plus vérité à d'aucuns que la campagne de mai 1940 n'avait pas rejoué la partition d'août 1914 ; et que la défaite, suivie de la Question royale qui y est liée, avait plus qu'écorné une part centrale des acquis et des images de l'après 1918.

5 C'est moi qui souligne.

6 Tout État est une construction, fruit de l'Histoire, et non pas une donnée naturelle, on tend à l'oublier. L'essentialisation des États-Nations y a joué et y joue toujours un rôle majeur.

7 L'attitude égoïste des Puissances et l'absence de reconnaissance dans les faits de ce que le mythe du peuple martyr avait fait entrevoir laisse les Belges désemparés, et les renvoie à eux-mêmes – ce qui n'est pas sans expliquer maints épisodes de l'histoire nationale des deux décennies à venir.

8 Il suffit de songer aux propos sur l'empire austro-hongrois.

En Belgique et ailleurs<sup>9</sup>, ce qui ne sera pas étranger à l'avènement de régimes autoritaires, les causes des fissures du sentiment national révèlent des caractères propres fort bien résumés par Jean Stengers et Éliane Gubin dans le dernier chapitre du deuxième tome de leur *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*. La défaite de 1940 et la Question royale qui en procédera accentueront ces lignes de fragilisation. Nettement mieux préparée que l'occupation impériale, l'occupation nazie exacerbera d'autre part les divisions linguistiques<sup>10</sup> et culturelles plus encore que la *Flamenpolitik* de 1914–1918. Quant à la France d'après 1945, elle apparaît comme celle du général de Gaulle qui en sauva l'honneur et assura sa présence dans la victoire. L'on ne peut toutefois sceller que cette exaltation de la France libre, si elle est vérité, constitue également une fabuleuse construction mythique permettant non seulement d'oublier l'écrasante défaite de juin 1940, mais d'occulter l'ampleur inégalée de la collaboration vichyste. Pour ne pas parler des massacres de l'immédiat après-guerre en Algérie ou à Madagascar, dont on commence seulement aujourd'hui à soulever un peu plus ouvertement le voile. Ceux de Sétif se sont produits le 8 mai 1945.

Ces réalités, il s'agissait de les forclore pour maintenir l'image de la France éternelle, mère des libertés. Le processus pesa lourd dans les attitudes des Francophones de Belgique, marqués, durant les deux décennies écoulées, par une évolution de la question des langues qui ne correspondait pas à leurs positions les plus profondes, avérées ou pas. De la sorte se poursuit une idéalisation de la France et de la culture française entamée au sortir de la guerre des tranchées et de l'effondrement de l'illusion germanique en Belgique. L'immensité de l'acte gaullien semblait la conforter plus que jamais.

Les propos tenus lors du Congrès national wallon de 1945, auquel Jean Louvet a consacré sa pièce *Le Coup de semonce*, sont à cet égard significatifs. Ils ne peuvent en effet se lire en dehors de la prise en compte de l'exception gaullienne, à laquelle paraît alors pouvoir s'identifier la République. Elle est d'ailleurs invoquée par maints orateurs du Congrès. Les conséquences qu'on en tire, en pleine Question royale, n'ont toutefois pas à voir directement avec les renvois au sauveur de la France qui fleurissent par ailleurs. L'un des orateurs du Congrès<sup>11</sup>, le libéral Fernand Schreurs (1900–1970), affirme ainsi dans son discours que « [l]a Belgique *française* de 1830 s'est peu à peu changée en une Belgique bilingue, pour en arriver à une Belgique en voie de néerlandisation » (Louvet, 32)<sup>12</sup>.

Auréolé du prestige du prix Goncourt, Charles Plisnier, qui a écrit<sup>13</sup> durant la guerre un texte sur les deux races censées constituer la Belgique, qui laisse pantois, s'exprime après le vote de clôture du Congrès. Il s'attache tout d'abord à dénier tout

9 La révolution russe n'y est pas étrangère ; le « plus jamais ça », non plus. Mais tout autant, la politique des Puissances victorieuses, l'entêtement des nantis ou l'impuissance, relative mais croissante, de la Société des Nations.

10 Les prisonniers de guerre flamands purent rentrer dans leur famille, par exemple, pas les Wallons.

11 Pour le Congrès national wallon de 1945, on se reportera à l'ouvrage de Philippe Raxhon, *Histoire du Congrès wallon d'octobre 1945. Un avenir politique pour la Wallonie* (1995).

12 C'est moi qui souligne.

13 Charles Plisnier [un texte inédit de Charles Plisnier, par Charles-Fr. Becquet], *Nationalisme wallon* (1979).

impérialisme de la part de la France et même à lui reprocher plutôt le contraire. Plisnier affirme ensuite que « non seulement notre âme fait partie de son âme, mais aussi que notre corps est partie de son corps ! » (Louvet 80) Dès l'entame, l'écrivain annonce que son propos sera passionné et passionnel. La France, il l'interpelle : « Tu ne parais pas toujours te souvenir que nous sommes là, la chair de ta chair, et le sang de ton sang. Tu ne parais pas te souvenir que, comme toi, le français est notre langue maternelle, la langue que l'on parle chez nous depuis mille ans » (Louvet 80). Difficile d'exprimer plus clairement les syllogismes comme la fantasmagorie d'une position que Plisnier est loin d'être le seul à soutenir – le fit-il avec une lyrique qui lui est propre. Elle correspond à la France mythique et légendaire dont Jean Amrouche analyse les tensions avec la France réelle et coloniale dans son article « La France comme mythe et comme réalité » publié dans *Le Monde* du 11 janvier 1958.

Pour saisir la complexité de la question, il faut toutefois prendre en compte ce qui se joue et s'est joué dans la partie flamande du royaume. Au sein du gouvernement belge en exil à Sainte-Adresse (fin 1914 à fin 1918), la question des langues est déjà posée – dût la guerre en retarder l'échéance. D'évidence, elle constituera une des questions à gérer dans le pays délivré de la botte allemande. Elle fait l'objet de vives discussions entre ministres flamands et francophones, dussent les uns et les autres parler français. Au point que le ministre des Finances des années de guerre, Aloys Van de Vyvere, exprime en août 1918 sa crainte de voir « succéder un exclusivisme à un autre ». Il « redoute encore bien plus qu'on ne se rapproche désespérément du statu quo, que même on tente, sous prétexte de superpatriotisme, une campagne de réaction contre tout ce qui est flamand » et affirme qu'il faut agir sans tarder « si l'on veut sauver la nation belge » (Stengers, Gubin, *Le Grand siècle* 186).

Si le discours royal de novembre 1918 évoque la nécessité de résoudre équitablement la question des langues en Belgique au sortir d'une guerre où tous les soldats ont fait front, quelle que fût leur langue, la question va empoisonner la vie politique des deux décennies à venir sur fond d'activisme flamand<sup>14</sup> et de raidissement wallon. Les Francophones, dans leur grande majorité, vivent en effet comme un déni d'eux-mêmes et de la culture, désormais presque univoquement identifiée à la France, la plupart des mesures qui mettent fin à la Belgique française dont parle Schreurs, et qui constituait leur socle imaginaire. En 1932, alors que le bilinguisme obligatoire des fonctionnaires est abrogé et qu'il est déjà question de traiter dans la seule langue dominante des régions Nord et Sud du pays les affaires ne concernant que l'une ou l'autre des régions, François Bovesse (1890–1944), député libéral<sup>15</sup> namurois et futur résistant, proclame, au Congrès de la Concentration wallonne, la mort du bilinguisme.

14 Les derniers chapitres (« La pente glissante. Activisme et collaboration (1916–1918) », « „Un patrimoine commun ?” La Belgique après la Grande Guerre ») du livre de Sophie de Schaepdrijver, *La Belgique et la Première Guerre mondiale* (2004) sont très éclairants en la matière.

15 Le courant libéral, auquel adhéraient beaucoup de Francophones des Flandres, se montra très réticent sur l'évolution de la question linguistique, poussée notamment par des Flamands du bord catholique. On le perçoit même chez un homme d'État de la stature de Paul Hymans (voir Paul-F. Smets, *Paul Hymans. 1865–1941. Un authentique homme d'État* (2015) 383–384). Celui-ci repère fort bien, en revanche, l'erreur de lier les lois linguistiques au fait régional.

## La conscience d'un corpus littéraire spécifique

Ces contradictions ne vont pas sans se nouer également autour de l'approche et du commentaire du champ littéraire francophone belge où l'on constate de sérieuses avancées sur la prise en compte d'un corpus spécifique. En 1928, la jeune maison d'édition La Renaissance du livre<sup>16</sup> publie le *Charles De Coster* de Joseph Hanse, première thèse monographique consacrée à un auteur belge de langue française par un scientifique qui avait eu à se battre pour imposer à l'université ce type d'étude. N'autonomisait-elle pas une littérature dont l'approche était jusqu'alors réduite à des questions d'influence ?

Le livre va plus loin que la thèse puisqu'il bénéficie de la mise à disposition du jeune chercheur de documents inédits par le ministre des Sciences et des Arts de l'époque, Camille Huysmans (1871–1968) – le Destrée flamand, pour faire court, et le père de Sarah Huysmans (1897–1983), laquelle jouera un rôle décisif dans la structuration du champ culturel après 1945, et notamment dans la création du Théâtre national<sup>17</sup>. Cette même maison d'édition publie, au sortir de l'autre guerre (1948), le premier tome de l'histoire, presque exhaustive, que Gustave Charlier (1863–1959) – il a succédé à Maurice Wilmotte comme conseiller littéraire de cette maison d'édition – donne du *Mouvement romantique en Belgique*. En 1958, Joseph Hanse et Gustave Charlier publient, toujours chez le même éditeur, une *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique* de 650 pages comportant chacune deux colonnes. Elle remonte au haut Moyen Âge et s'étend jusqu'à l'époque de sa rédaction. Elle est en revanche plus que partielle sur l'époque contemporaine. Les avant-gardes en sont par exemple totalement forcloses.

Pour ce qui est de l'approche savante, culturelle ou pédagogique de ce champ littéraire, l'on est donc loin du silence ou du déni<sup>18</sup> auquel pourrait faire accroire le *Manifeste du lundi* (1937), texte dont l'impact fut plus décisif après la Libération qu'à l'époque de sa publication. S'il s'inscrivait dans une logique francolâtre, il constituait également une autoproclamation élitiste – bien dans le style de son rédacteur Robert Poulet. Il traduisait en outre les hantises, ambiguïtés et stratégies de Franz Hellens. Des exemples de la prise en compte, critique ou savante, de cette littérature donnent en revanche à penser, et en termes de structuration, et en termes de tentative de redialectisation des données, hors approche mythique.

Quatre ans après l'armistice, Maurice Gauchez, combattant de 1914–1918 devenu l'animateur de *La Renaissance d'Occident*, donne une *Histoire des lettres françaises de Belgique* (1922) moins lyrique que les pages de son prédécesseur du XIX<sup>e</sup> siècle, Francis Nautet. Elle remonte, elle aussi, au Moyen Âge mais n'en donne pas un commentaire essentiellement ontologisant comme le faisait Nautet. La seconde moitié du livre concerne le XIX<sup>e</sup> siècle et les débuts du XX<sup>e</sup> siècle. Gauchez en fait émerger la figure de Franz Hellens. Si l'auteur se montre capable de vrais commentaires des œuvres

16 Sur un autre bord idéologique, le monde socialiste se développera conjointement la maison Labor. Ces maisons d'édition entrent en crise et/ou en mutation avec la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

17 À sa création, il comprend deux ailes. La francophone relève des frères Huisman ; la flamande d'Herman Teirlinck.

18 Si ce n'est pour certains courants littéraires, tel le surréalisme.



majeures, sa propension énumérative paraît dessiner l'espace de l'historiographie des soixante années à venir. Le souci de n'oublier ou de ne vexer personne (n'étaient ceux que l'*establishment* met hors champ) est lisible. S'y affirme ainsi ou s'y assène l'évidence supposée d'un corpus qui se noie sous le nombre et se délite dans la faible articulation du propos à l'histoire du pays aussi bien que du champ littéraire concerné. Pour classer les œuvres, Gauchez ne dégage ni lignes de faite ni figures de proue (à l'exception des incontournables ténors de la génération léopoldienne).

Cette méthode trouve son acmé en 1946 dans les deux tomes (1302 pages) que l'abbé Camille Hanlet consacre aux *Écrivains belges contemporains de langue française (1800–1946)*. Outre la mine d'informations factuelles que recèlent ses deux livres, Hanlet effectue, à la différence de Gauchez, la césure entre littérature d'Ancien Régime – le prince de Ligne excepté – et littérature moderne. Sa préface revendique toutefois la richesse et la spécificité de la production des anciens Pays-Bas, laquelle ne saurait se réduire à celle de la France. Hanlet est donc un des premiers à saisir, sans la théoriser, la césure entre la production du premier millénaire d'une langue et celle qui découle de la rupture révolutionnaire et napoléonienne. Désireux de faire œuvre de vulgarisation plus que de science, l'abbé entend répondre, par l'ampleur de son corpus<sup>19</sup>, aux sarcasmes de Taine sur l'absence de littérature en Belgique. Sa pratique historiographique, d'affirmation plus que d'analyse, fournit, aujourd'hui encore, aux chercheurs ou aux curieux d'incontournables éléments d'information mais n'ouvrit pas forcément au grand public les portes d'une littérature qui avait à rivaliser avec la littérature française de l'Hexagone.

En 1927, date du centenaire de la naissance de Charles De Coster, Gauchez a donné à lire deux pièces aux titres symboliques : *Thyl*, dédiée au maître de « l'immortelle „Légende” » et *La Race*<sup>20</sup>, écrite en 1912 mais créée à Anvers en 1927. L'année suivante, Gauchez publie un livre de plus de 350 pages, *À la recherche d'une personnalité*, qui entend approcher le caractère belge à partir de vingt-huit monographies d'écrivains contemporains. Celles-ci vont de Roger Avermaete à Marcel Wyseur, l'ami de Michel de Ghelderode. Aucun doute à avoir sur la cohérence du projet. Gauchez récidive d'ailleurs en 1943, cette fois avec un *Cours de littérature française de Belgique* qui voit le jour en deux tomes aux éditions de l'Étoile. À nouveau il s'agit d'assez longues monographies. Fors Marnix de Sainte-Aldegonde et le prince de Ligne, celles-ci concernent, dans le tome un, les grands écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle (André Van Hasselt et Louis Hymans inclus) ; et, dans le tome deux, des écrivains du tournant Fin de siècle tels Eugène Demolder, Hubert Krains, André Baillon, Marie Gevers ou Franz Hellens, dont *Les Réalités fantastiques* définissent, selon la critique, la personnalité littéraire. Dans sa

19 Une échelle de chiffres indique en outre aux lecteurs la difficulté et/ou la valeur morale des ouvrages répertoriés, ainsi qu'il était d'usage dans le clergé catholique jusqu'au Concile Vatican II.

20 Un meunier, un fils marin et l'autre peintre. Des forains et, parmi eux, Margot, une femme légère dont le peintre s'éprend aux dépens de la malheureuse Mieke, toute de bonté et de dévouement. Bref, la Flandre mystique et sensuelle. À la fin de l'action, en dépit des frasques de la dame et des tentatives familiales de ramener l'errant dans son giron, le peintre décide d'aller à « L'amour, la misère, l'aventure... » (Gauchez 282). Dans ses romans, Maurice Gauchez recourt, à plusieurs reprises, à ce type d'imaginaire.

préface, Gauchez résume enfin les travaux effectués par lui depuis 1908<sup>21</sup> sur « nos deux littératures nationales » qui, pour lui, sont « sœurs » (8). Son travail constitue, estime-t-il, un effort de « critique de propagande et de défrichage » (7) qui n'est pas étranger à la prise de conscience nationale du début de siècle. Les choix de Maurice Gauchez n'incluent toutefois aucun moderne.

Gauchez s'intéresse en revanche à Gaston-Denys Périer (1879–1962), inlassable défricheur de la littérature coloniale qui abat, pour ce domaine méconnu, un travail comparable à celui de l'abbé Hanlet. De tels travaux attestent des tentatives de prise en compte d'une activité littéraire spécifique en Belgique, en ce compris à l'égard de celle qui est liée aux territoires d'outre-mer du royaume. Le maître de Joseph Hanse à l'Université catholique de Louvain, Georges Doutrepoint, écrit dans son *Histoire illustrée de la littérature française en Belgique* (1939) que « Le Congo est aussi un pays belge. Il a sa littérature de fiction et sa littérature de description » (377).

### Très tôt, une idéalisation non compensée de la France

Pour tenter d'approcher comment l'on en est arrivé à de telles contradictions qui feront le lit des décennies d'après-guerre et déboucheront sur la scission de l'Université catholique de Louvain en 1968, une brève plongée dans l'immédiat après-armistice de 1918 doit être effectuée. Les mouvements tectoniques de l'Histoire ne se jouent-ils pas dans la durée ? Ainsi, le refus du bilinguisme par les Francophones s'ancre dans des mentalités et des imaginaires où la littérature eut sa part. Le confinement culturel qui en découle après 1945 est tout à l'opposé des perspectives internationales et d'ouverture qu'avait incarnées ou paru incarner<sup>22</sup> la grande génération léopoldienne qui osait se sentir belge. Même un Franz Hellens ou un Charles Plisnier<sup>23</sup> n'y purent atteindre, du fait peut-être du jeu franco-belge. Le statut censé être supérieur du français et les métadiscours qui accompagnent sa diffusion jouèrent en tous les cas un rôle important dans ces impasses, tant littéraires que politiques et mentales.

Relire un autre manifeste que celui « du lundi », le Manifeste des Écrivains belges que la revue *Le Thyrsé* publie le 22 novembre 1918, est utile. Après un poème de son directeur, Léopold Rosy, à Émile Verhaeren (écrit le 7 décembre 1916), la revue affiche en effet un texte augural qui voue bien évidemment les traîtres aux gémonies. Edmond Picard et Georges Eekhoud sont montrés du doigt, sans être nommément cités, pour

21 Année-charnière pour la prise de conscience par beaucoup de la spécificité du corpus littéraire francophone belge.

22 Louis Piérard rappelle les propos dédaigneux tenus à certains moments par Maurice Maeterlinck à propos du flamand, traité un jour par lui de « jargon vaseux ». Face aux reproches de son interlocuteur, il s'écria : « „Hé ! oui... Mais que voulez-vous ? Ils m'avaient agacé.”/ „Ils” : c'étaient les chefs flamingants de l'époque dont l'intolérance et le fanatisme, accrus depuis, devaient nécessairement provoquer des chocs en retour [...] » (59).

23 Autres, les cas de Simenon et d'Hergé qui finirent par faire entrer la paralittérature dans la littérature. Ils l'ont fait en puisant leurs matières et leurs Formes dans le pays à la fois centré et excentré qu'était la Belgique de l'entre-deux-guerres.

avoir « reçu les émissaires des feuilles censurées » (1). Cette accusation atteint donc deux figures majeures du discours de la génération léopoldienne, et qui n'ont jamais fait mystère de leur fascination ou attrait pour la culture germanique. Ensuite, et en contraste, le texte en appelle au renouveau patriotique de la nation : « les flammes d'un sang commun ont dégelé l'indifférence de naguère » (2) – renouveau qui ne pourra pour *Le Thyse* se réaliser que sous l'égide des Écrivains. Fait plus significatif encore, le texte se termine par un « Salut à la France qui nous tend, au-dessus de toutes les nourritures dont nous avons besoin, la Lumière de son Génie ! » (2) Ainsi explicitée, la boucle ne va cesser de produire ses effets.

Dans la logique de la bascule latine qui fait suite à l'invasion du 4 août 1914, c'est d'ailleurs à un « Hommage à la France » que se consacre Alex Pasquier après un poème dédié aux combattants de 1914–1918 : « France, c'est vers toi que monte le premier cri d'allégresse de notre Belgique délivrée. C'est ta gloire qui éclate dans nos triomphes, c'est ton amour qui brûle dans nos joies [...] » (*Le Thyse* 4) Cette contribution de Pasquier s'achève par « [...] ô Toi, noble Patrie qui nous fais vivre de ta civilisation grandiose, féconde Lumière qui dirige le monde, éternelle Initiatrice, ô France ! » (5) Lui succède un hommage à Clémenceau. Il va de pair avec celui d'écrivains belges morts au combat, tel Henri-Prosper De Vos – disproportion singulière.

Si la revue se dit d'avant-garde, rien dans les poèmes qu'elle publie à l'enseigne de l'exaltation de la *civilisation* française et du *courage* belge ne l'atteste – autre indice de ce qui va se jouer dans le champ littéraire belge francophone dans les cinquante années à venir. L'article de G. Van Wetter, qui se trouve à la fin du numéro spécial de la Victoire, concerne certes « Le „Devenir” Esthétique » mais se dirige vers d'autres voies que celle du surréalisme à venir, par exemple. En revanche, le critique met en cause les esthétiques Fin de siècle, tant préraphaélites que pointillistes, impressionnistes ou cubistes, toutes formes de la génération précédente qui se voit ainsi reléguée aux oubliettes. Van Wetter privilégie en revanche ceux qui, tels Meunier ou Paulus, ont pris à bras le corps l'industrialisation illustrée par la guerre mécanique qui s'achève. Il s'agira toutefois que cela se passe avec une « harmonisation incessante », bien différente de « l'admiration du „colossal” que le germanisme triomphant eût imposé dans son arrogante pesanteur, et qui, préférant la masse à la qualité, affirme une conception toute barbare. » (16). Ces considérations évacuent donc les esthétiques bourgeoises novatrices des Fin de siècle et la culture germanique au profit de celles qui peuvent toucher les masses mais vont de pair avec la célébration de la résurgence de l'art populaire des nationalités libérées (Finlandais, Tchèques ou Slovaques), voire du « celtinisme de France et d'Angleterre ». Toutes choses destinées à nuancer et épauler « l'antique génie latin » (16), (re)devenu le critère de la civilisation.

Pour ce qui est de la Littérature, Léopold Rosy revient, dans sa « Déclaration », sur le silence auquel se sont contraints la plupart des écrivains belges vivant en pays occupé. S'il insiste sur la nécessité de faire à nouveau resplendir les individualités, il réserve dans les colonnes de la revue « l'hommage le plus fervent à la France, notre mère spirituelle, dont le rayonnement est aussi nécessaire à la vie de notre pensée que la lumière du soleil l'est à la lucidité de nos regards » (*Manifeste des Écrivains Belges*, 3). Cette figuration mythique de la France, que Jean Amrouche mettra en opposition

avec la France de la brutalité coloniale, quarante ans plus tard, paraît plausible dans l'exaltation de la Victoire et de l'antigermanisme. Elles n'en portent pas moins au pinacle culturel le seul Grand Autre, réduisant la réalité belge qu'avait à sa façon magnifiée la génération léopoldienne, à la résistance héroïque dans les tranchées de l'Yser.

## Bibliographie

- Destrée, Jules. *Il Principio delle nazionalità e il Belgio*. Catania : F. Battiata ed., 1916.
- Doutrepont, Georges. *Histoire illustrée de la littérature française en Belgique*. Bruxelles : Marcel Didier Éd., 1939.
- Gauchez, Maurice. *Thyl. La Race*. Bruxelles : La Renaissance d'Occident, 1927.
- Gauchez, Maurice. *Cours de littérature française de Belgique*. Bruxelles : Les Éditions de l'Étoile, s.d.
- Louvet, Jean. *Le Coup de semonce*. Charleroi : Institut Jules Destrée, 1995.
- Manifeste des Écrivains Belges*. Bruxelles : Maurice Lamertin Éd., 1918.
- Piérard, Louis. *Regards sur la Belgique*. Grenoble, Paris, Bruxelles : Arthaud & Labor, 1945.
- Pirenne, Henri. *Souvenirs de captivité en Allemagne (Mars 1916-Novembre 1918)*. Bruxelles : Maurice Lamertin Éd., 1921.
- Plisnier, Charles. *Nationalisme wallon*. Texte inédit de Charles Plisnier, par Charles-François Becquet. Liège : UWEA, 1979.
- Quaghebeur, Marc. *Histoire, Forme et Sens en littérature. La Belgique francophone. T. I. L'Engendrement (1815-1914)*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang : 2015.
- Raxhon, Philippe. *Histoire du Congrès wallon d'octobre 1945. Un avenir politique pour la Wallonie*. Charleroi : Institut Jules Destrée, 1995.
- Schaepdrijver, Sophie de. *La Belgique et la Première Guerre mondiale*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, 2004.
- Smets, Paul-F. *Paul Hymans. 1865-1941. Un authentique homme d'État*. Bruxelles : Racine, 2015.
- Soumagne, Henry. *Les Épaves*. Messina : Andrea Lippolis Editore, 2011.
- Stengers, Jean et Éliane Gubin. *Le Grand siècle de la nationalité belge*. Bruxelles : Racine, 2002.
- Stengers, Jean et Éliane Gubin. *Histoire du sentiment national en Belgique des origines à 1918*. Bruxelles : Racine, 2002
- Thyrse (Le)*. Numéro spécial du 22 novembre 1918.